

Les métamorphoses de l'Altérateur : sur quelques « extraits de haulte mythologie » rabelaisienne

ROMAIN MENINI

Université Paris-Est Marne-la-Vallée

In memoriam perpetuam Michel Jeanneret

En 1995, dans le numéro de septembre de la revue *Poétique*, le regretté Michel Jeanneret faisait paraître un article intitulé : « Rabelais, une poétique de la métamorphose »¹. Sous cette bannière, l'œuvre rabelaisienne était ressaisie dans son mouvement incessant, sa force de transmutation, son « branle » baroque – tremblement et « trepidation » propres à une esthétique maniériste défiant figements et scléroses, crispations et engelures. Soit une très haute vision, puissante et panoramique, d'un Rabelais sans stase, auteur d'une œuvre toujours naissante et remuante, vertigineusement infixable. Une relecture des premiers chapitres de Pantagruel constituait l'occasion d'ériger la métamorphose, au sens alors nécessairement ovidien du terme, en modèle théorique pour comprendre l'écriture rabelaisienne. La naissance de Pantagruel (chapitre II) était perçue comme une scène primitive, propulsant le lecteur dans ce que Jeanneret nommait « le monde ductile des débuts » ; et ces premières pages de Pantagruel d'être considérées comme un manifeste pour une écriture de la transformation, censé dire « l'inépuisable puissance métamorphique de l'être humain ». Une vraie « poétique de la métamorphose », donc, extensible à la totalité du corpus parce qu'exemplairement en gésine dans les débuts du premier livre de la geste. Cet article lui-même était bientôt appelé à jouer le rôle d'avant-courrière excroissance rabelaisienne à *Perpetuum mobile* (1997), ouvrage qui a fait date et dans lequel c'est toute la Renaissance littéraire et artistique qui se déploie

1 Michel Jeanneret, « Rabelais, une poétique de la métamorphose », *Poétique*, vol. 103, septembre 1995, p. 259-267.

comme la période du « branle universel », des « mouvements premiers » et autres perpétuelles œuvres en chantier².

Rabelais métamorphiste ? métamorphotiste ? transformiste, même (comme l'écrivait Jeanneret) ? Dans *Perpetuum mobile*, il nous est rappelé avec à-propos que l'entrée en littérature de Rabelais fut exactement contemporaine de l'invention de l'anamorphose en peinture : les fameux *Ambassadeurs* de Holbein sont de 1533 – et leurs modèles sont français : Jean de Dinteville et de Georges de Selve. Les *Vexierbilder* d'Erhard Schön, ces « images casse-tête », trompe-l'œil ou « images à secrets », sont aussi des œuvres qui datent des années 1530. – *Was siehst du ?* y demande parfois le dessinateur allemand. Que vois-tu ? Anamorphose ? métamorphose ? autre chose ?

Alcofribas se moquait du frère Lubin voyant les révélations de l'Évangile dans les *Métamorphoses* d'Ovide... Faut-il voir l'ombre portée des *Métamorphoses* d'Ovide dans les histoires gigantales de Rabelais ? Nasier en nouveau « Nason » – selon un jeu qui est celui du texte lui-même, où sont mentionnés très tôt « Nason, et Ovide » (*P*, i, 219³), *Ovidius Naso* nez-à-nez avec lui-même, troublement dédoublé pour les besoins de l'entreprise ?

Est-il judicieux de proposer pour les livres rabelaisiens, que leur auteur nomme lui-même à partir de 1552 les « mythologies pantagruéliques », la mythique enseigne – ovidienne – de la métamorphose ?

Naître « tout alteré », sous le signe d'Aristote et de Galien

Lors de la naissance de Pantagruel, le mot-clef de l'épisode n'est nullement *metamorphose* (qui n'y apparaît pas, non plus que dans le reste du livre de 1532), mais *alteration*. « Alteration », « alteré » : véritable leitmotiv de l'œuvre que Rabelais fait jouer littéralement et dans tous les sens, à plus d'une quinzaine de reprises dans le corpus, ainsi qu'un véritable « polyèdre d'idées », comme le dira Jarry dans le très-rabelaisien « Lintean » de ses *Minutes de sable mémorial*. Altération : changement bien sûr, mais aussi déformation, esquintement, déclassement, et surtout assoiffement du soiffard. Le nom

2 *Id.*, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, « Argô », [1997], qui évoque en préambule « un xvi^e siècle emporté par le changement, passionné de genèses et de métamorphoses » (p. 5). – Voir aussi le remarquable compte rendu qu'en a donné Gérard Defaux in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, LXI, n° 1, 1999, p. 205-216.

3 Nous citons le texte de Rabelais (livre en abrégé, chapitre en chiffres romains, page en chiffres arabes) d'après l'édition procurée par Mireille Huchon, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994.

même de Pantagruel, nous dit Alcofribas, signifierait – les étymologistes font ici la grimace – « Tout alteré », « voulant inferer, que à l'heure de sa nativité le monde estoit tout alteré » (*P*, II, 224). Philologiquement parlant, c'est-à-dire *expressis verbis*, Rabelais ne retient pas le modèle mythologique de la métamorphose lorsqu'il fait naître son géant éponyme – et avec lui son œuvre de fiction. En revanche, il use jusqu'à l'épuisement des mots aristotéliens de l'École, passés dès l'Antiquité dans la terminologie galénique qui sert à circonscrire les enjeux (physiques, physiologiques, ontologiques, métaphysiques) du changement. Ainsi l'altération peut-elle devenir puissamment « horrificque » (II, 223).

Rabelais altérateur s'ouvrait sur l'hypothèse de travail que Rabelais – tout en jouant sur la polysémie soiffarde du terme – avait en tête, de façon fort précise, le sens technique du mot ἀλλοίωσις, traduit par *alteratio* en latin⁴. Outil décisif dans la philosophie d'Aristote, l'altération désigne le changement en qualité – et permet au philosophe d'aborder la question difficile du mouvement de mutation qualitatif dans la physique du monde sublunaire (le nôtre), qui connaît par ailleurs génération et corruption proprement dites. Signature aristotélienne, cette ἀλλοίωσις désigne un mouvement, transport ou changement selon l'affect (*pathos*) et la qualité [ou « le *quel* » (ποιόν)] – *motus in qualitate*, disent les médiévaux avec économie⁵. Tout le pari de l'Altérateur semblait se résumer à quelque *adynaton* en terre péripatéticienne : écrire une *génération* (« nativité ») avec les mots de l'*altération*.

Il apparaissait tout à fait probable que Rabelais, bon connaisseur de Galien – dont il avait été l'éditeur en 1532 –, pouvait avoir prêté attention à l'omniprésence d'une telle ἀλλοίωσις dans le vaste corpus du médecin de Pergame, lui-même disciple d'Aristote sur ce point. L'occasion était belle de réfléchir à la lecture qu'avait pu faire Rabelais d'un traité comme les *Facultés naturelles*, dûment cité dans le prologue de *Gargantua*, et où l'altération est une notion requise pour expliquer tantôt la génération, tantôt la croissance, tantôt la nutrition⁶. Il n'en pouvait aller autrement : la récurrence des termes *alteration* et *alteré*, quel que fût leur « manque de sens précis projeté » dans une plurivocité aussi libre que concertée, prenait pour point de départ les traités d'Aristote et de Galien, par le truchement d'une de leurs signatures les plus caractéristiques. Derrière la fantaisie joyeuse se reconstituait, comme souvent sous la plume de Rabelais, un fragment de savoir que la diégèse

4 Voir *Rabelais altérateur*. « *Gréciser en François* », Paris, Classiques Garnier, 2014.

5 Voir notamment Aristote, *Gen. et corr.*, 319b10 sq. et 319b30 sq. ; *Phys.*, VII, 243a6 sq. ; *Cat.*, 15b11-16 ; et *Rabelais altérateur*, *op. cit.*, p. 51 sq.

6 Voir *Rabelais altérateur*, *op. cit.*, p. 59 sq.

remettait en jeu⁷, sur la base d'une équivoque lexicale. Le grand Altérateur altérait l'*alteratio* elle-même.

Dès lors, comment ne pas sourire d'aise en découvrant, dans les marges de l'exemplaire grec de Galien annoté par Rabelais, plusieurs annotations autographes relevant tantôt le mot *alteratio*, tantôt l'original ἀλλοίωσις, ici son caractère triple (« *triplex* »), là son rôle et son action (« *modus et ratio* »)⁸ – et ce, dans plusieurs traités différents ? L'édition aldine conservée à Sheffield⁹ apportait la preuve formelle que Rabelais, plongé dans ses travaux de philologie médicale à Montpellier en 1531-1532, avait *fantasie* comiquement la matière sérieuse de ses études. L'« horricfique alteration » du début de *Pantagruel* avait tout d'un délire de carabin. L'Altérateur avait lu Galien – non seulement ses *Facultés naturelles*, mais le plus gros d'un corpus gigantesque où l'ἀλλοίωσις joue un rôle fondamentalesque.

À quel propos tend ce prélude ? comme dirait l'autre. Non seulement l'auteur de ces lignes est heureux de mettre en pratique les préceptes du traité *Comment on peut se louer soi-même sans s'exposer à l'envie* de Plutarque, dont le vieux Gargantua recommande la lecture. Mais là n'est pas l'essentiel : retenons surtout ici la confirmation positive de l'exemplaire annoté, qui nous convainc que quand Rabelais pense le changement dans les choses terrestres, il le fait avant tout à la façon d'Aristote et de Galien – c'est-à-dire avec l'« outillage mental » de son temps. Rien d'étonnant : tout écrivain de la Renaissance, particulièrement s'il est un médecin, s'avère galéniste et aristotélicien pour les choses de la physique et de la physiologie. D'aucuns diraient, grécisant en français, que c'est une affaire d'*épistémè*.

7 Pour des jeux comparables avec le savoir médical, voir par exemple « L'accouchement de Gargamelle (*Gargantua*, vi) : Hippocrate et Galien cul par-dessus tête », revue *Op. cit.*, n° 17, été 2017, [en ligne](#) ; et « Mots de gorge. Voir (et savoir) dedans la bouche de Pantagruel », *Arts et Savoirs*, n° 8, 2017, [en ligne](#).

8 Voir trois de ces annotations marginales reproduites à la fin de l'article « Encore le prologue de *Gargantua* (de Jarry à Galien, et *vice versa*) », *Études rabelaisiennes*, LVIII, Stéphan Geonget (dir.), Genève, Droz, à paraître.

9 Voir notamment Seymour de Ricci, *Les Autographes de Rabelais*, Paris, Le Divan, 1925, p. 19-20, n° 5 ; Jean Plattard, « Le Galien de Rabelais à la bibliothèque de Sheffield », *Revue du seizième siècle*, XIII (1926), p. 303-304 ; et Vivian Nutton, « Rabelais's copy of Galen », *Études rabelaisiennes*, XXII, Genève, Droz, 1988, p. 181-187. – Pour une réévaluation de ce document, voir Claude La Charité, Romain Menini et Olivier Pédeflous, « Galien restauré : Rabelais philologue entre fractures et fistules », en préparation ; ainsi que les actes du colloque *La Réception de Galien à l'époque de Rabelais* (Montréal, Université McGill, 1^{er}-2 avril 2014), en préparation.

« et le prendrez comme extrait de haulte
mythologie » (*TL*, XII, 385)

De quoi revenir sur l'opposition entre *altération* et *métamorphose*. Quelle différence ? D'abord, l'altération dit le changement de toute la *qualitas*, et non seulement de la forme. Ensuite, l'altération concerne non pas l'univers de la fiction seul (celui des histoires qu'on raconte), mais le réel sublunaire lui-même, c'est-à-dire notre monde d'ici-bas, dont nous fréquentons la chair à chaque instant. Enfin, – et de ce point de vue Rabelais semble bien de son temps – la notion de *métamorphose* ne saurait guère concerner, sous le règne de François I^{er}, qu'un événement fictif, propre à une narration poétique dont les contours restent assez strictement mythologiques. L'extension de sens viendra plus tard, le mot devenant alors transport de transport, « métaphorique » au second degré (la *mutatio* mythique se déplaçant elle-même vers le domaine d'une science en voie de constitution). De fait, le terme calqué du grec ne s'est pas encore émancipé de sa tutelle ovidienne ; nous verrons que les quelques occurrences rabelaisiennes du mot ne dérogent pas à cette règle et sont à entendre en contexte de récit mythique. Aussi l'emploi de *metamorphose* durant le premier xvi^e siècle, comme l'a montré Hélène Naïs¹⁰, se rapproche bien souvent d'un usage citationnel : si le chef-d'œuvre d'Ovide n'en est pas le référent exclusif, c'est pourtant bien le monde antique du « *mutatas dicere formas* » qui en régit l'acception. La distinction moderne entre nom commun et nom propre est ici peu évidente, et les occurrences rabelaisiennes (qui portent toutes, à une exception près, la majuscule) offrent précisément un cas d'école : on y voit peu à peu l'enseigne ovidienne entrer dans l'usage tout en restant fidèle à sa *proprietas*.

En 1532, voici par exemple comment, dans le *Grand Olympe des Histoires poétiques du prince de poésie Ovide Naso en sa Metamorphose* – un petit livre illustré qu'on vendait à Lyon en même temps que *Pantagruel*¹¹ –, se trouve adapté, en prose, l'exorde du poème ovidien. L'adaptateur réintègre le calque du grec dans une séquence qui lui sert de glose :

10 Voir Hélène Naïs, « Pour une notice lexicographique sur le mot “métamorphose” », in *Poétiques de la métamorphose*, Guy Demerson (dir.), Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1981, p. 15-25.

11 Voir William Kemp, « Les petits livres français illustrés de Romain Morin (1530-1532) et leurs dérivés immédiats », in *Il Rinascimento a Lione. Atti del Congresso Internazionale* (Macerata, 6-11 Maggio 1985), Antonio Possenti et Giulia Mastrangelo (dir.), Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1988, t. 1, p. 465-525.

Briefve proposition de L'œuvre avec Invocation.

Prins m'est vouloir descrire, et reciter les mutations et admirables formes : transmuées d'une incredible Metamorphose en nouveaulx estranges et variables corps, figures et especes. Non pas sans premierement implorer le secours et faveur obtenu de leurs Autheurs que les ont ainsi transformées.¹²

Mutations, formes, transmuées, Metamorphose, variables, transformées : remarquable souci de *variatio* pour acclimater une forme encore trop rude pour l'oreille française... Quant à l'hésitation entre singulier et pluriel, elle est le fait de toute une génération durant laquelle Clément Marot lui-même traduit les deux premiers livres du poème ovidien. Le *Premier livre de la Metamorphose d'Ovide* donné en français par Marot paraît en 1534, à une date où Rabelais édite lui-même d'autres textes du poète quercinois dans l'atelier lyonnais où il officie comme correcteur¹³.

Ouvrons quelque *Ovide moralisé* latin, best-seller qu'on continue de publier à plusieurs reprises sous le règne de François I^{er}. Voici le commentaire dont fait l'objet le terme *metamorphosis* : « *Eleganter autem operis inscriptionem expressit poeta [sc. Ovidius]. Nam metamorphosis transformatio ac form[a]e mutatio interpretatur. Nam meta est trans : et morphosis formatio*¹⁴. » Coup de pouce morphologique au lecteur non helléniste. On s'explique donc facilement, à la lecture d'une telle glose adressée au public latinisant, que le passage au français nécessite un surcroît de précaution.

Par conséquent, on conviendra qu'évoquer une « poétique de la métamorphose » pour le *Pantagruel* de 1532 – au regard d'un passage qui ne contient nullement le terme ovidien, mais se trouve plutôt saturé d'une altération

12 *Le Grand Olympe des Histoires poétiques du prince de poésie Ovide Naso en sa Metamorphose, Œuvre authentique, et de hault artifice, pleine de honneste recreation. Traduyct de latin en Francoys, et imprimé Nouvellement*, Lyon, [D. de Harsy pour] R. Morin, 1532, f. a ii, r^o.

13 Voir Guillaume Berthon, « Rabelais éditeur des œuvres de Clément Marot (Lyon, 1533-1535) », *L'Année rabelaisienne*, n^o 2, 2018, p. 127-176.

14 *P. Ovidii Nasonis Metamorphosis Libri moralizati cum pulcherrimum fabularum principalem figuris*, Lyon, J. Marechal, 1524, f. I, v+ (début des *ennarrationes* de Raphaël Regius) : « C'est élégamment que le poète a choisi le titre de son œuvre. *Métamorphose* se traduit par "transformation", "changement de forme" : *meta*, c'est "trans-" et *morphose*, "formation". » – L'édition donne aussi à lire les commentaires du dominicain Petrus Lavinius ou Pierre Lavin, en qui la critique a voulu reconnaître le « frere Lubin » dont se moque Rabelais à plusieurs reprises (dans le prologue de *Gargantua* en particulier), avec un sobriquet popularisé peut-être par Marot. Voir notamment Joseph Engels, « Les commentaires d'Ovide au xvi^e siècle », *Vivarium*, XII, 1 (1974), p. 3-14 ; et Frédéric Tinguely, « D'un prologue l'autre : vers l'inconscience consciente d'Alcofrybas Rabelais », *Études rabelaisiennes*, XXIX, Genève, Droz, 1993, p. 83-91.

toute aristotélico-galénique – relève d'un certain anachronisme, qui resterait contrôlé s'il ne déplaçait pas l'interprétation sur le terrain du mythe antique, là où la naissance de Pantagruel engage plutôt des considérations météorologiques et physico-physiologiques. Il n'y va pas seulement là d'une affaire de chinoiserie lexicale. Le terme d'*altération*, outre qu'il permet à Rabelais une syllepse ludique, place le récit rabelaisien sous notre lune et dans le monde d'un auteur qui y porte son coup d'œil médical, surjouant si nécessaire le thérapeute. Au début du *Quart livre*, l'auteur s'adressera encore ainsi au lecteur : « Vous avez remède trouvé infallible contre toutes alterations ? C'est vertueusement operé. Vous, vos femmes, enfans, parens, et familles estes en santé désirée. Cela va bien, cela est bon : cela me plaist. » (*QL*, Prologue, 523)

Le mot de *métamorphose*, quant à lui, exhibe son caractère de fiction et place le lecteur dans le temps et le lieu du mythe. Philosophiquement, il renvoie à un modèle potentiellement pythagoricien, celui de la métempsychose à laquelle Ovide consacre son chant xv. Dans le *V^e livre* de Rabelais, gisement textuel connu par trois états (parutions posthumes de *l'Isle sonante* de 1562, du *Cinquiesme livre* de 1564 et manuscrit allographe), il est notamment question, dans la bouche du personnage Aeditue, de certains hommes devenus oiseaux « par metempsychosie Pythagorique » (*CL*, III, 735 ; le manuscrit porte *methempsychosye [sic]*). Dans la version de *l'Isle sonante*, point de métempsychose : on lit l'expression « metamorphose Pythagorique », certainement issue d'une mélecture ou d'une correction par le ou les arrangeur(s) de la parution poitevine, aussi peu familiers du terme *métempsychose* que le serait la Molly Bloom de Joyce.

Soient deux modèles herméneutiques tout à fait distincts : d'une part, celui des *Métamorphoses* d'Ovide, avec les tribulations fabuleuses de sa métaphysique proche d'un certain pythagorisme qui rêve de métempsychose ; d'autre part, la physique aristotélicienne et la physiologie galénique, celles dont le médecin Rabelais voit et pense chaque jour les données météorologiques, les signes de santé ou les symptômes douloureux. S'il semble clair que le second modèle est plus opératoire pour lire la naissance de Pantagruel, le lecteur en quête de « poétique de la métamorphose » chez Rabelais serait en droit de s'interroger sur le rôle des apparitions réelles du mot *metamorphose* dans la geste – occurrences qui sont autant de concrétions fabuleuses en forme de petits « extrait[s] de haulte mythologie ».

Les métamorphoses du *Tiers livre* : érudition pantagruéliste et fantasma panurgien

Bien qu'il l'emploie moins que celui d'*altération*, Rabelais use du mot *métamorphose* à cinq reprises dans sa fiction (si l'on excepte ce qui est certainement la mélecture évoquée de *L'Isle sonante*, en 1562)¹⁵. Hormis la mention des *Métamorphoses* d'Ovide dans le prologue de *Gargantua*, les cinq occurrences n'avaient guère retenu l'attention de Michel Jeanneret ; les quatre *loci* fictionnels dans lesquels elles affleurent entretiennent pourtant des affinités, et nous permettent d'entrevoir comment Rabelais pense le motif de la métamorphose lorsqu'il fait dûment usage de ce terme grécisant. Si ces affleurements ne permettent pas de placer toute l'interprétation de l'œuvre sous la bannière englobante d'une « poétique de la métamorphose », on peut en revanche tenter de comprendre comment le récit rabelaisien fait sien ce motif classique, en évoquant et/ou en altérant certains pans de la grande fresque mythologique que lui ont transmise les Anciens.

La première occurrence renvoie explicitement à l'*auctoritas* ovidienne et au titre de son poème. Le passage est célèbre : pour Alcofribas, les allégories qu'on a voulu lire dans l'*Iliade* et l'*Odyssee* ont été « aussi peu songées d'Homere, que d'Ovide en ses *Metamorphoses*, les sacremens de l'evangile » (*G*, Prologue, 7). Les italiques – conformes à la pratique orthotypographique moderne – sont le fait de l'éditrice d'un ouvrage qui, dans l'imprimé original, les ignore évidemment (surtout dans la mesure où il fut composé en gothiques jusque dans l'édition de référence de 1542) ; mais la reconnaissance de l'intitulation ne fait aucun doute. Notons d'ores et déjà que le passage, souvent commenté, sanctionne la discrédence entre l'ère païenne et le monde chrétien : rien de plus loufoque que de projeter, en fait d'herméneutique, la Nouvelle Alliance sur les légendes antiques.

Il faut ensuite attendre le *Tiers livre* de 1546 pour voir reparaître le terme. Au chapitre XII, le contexte est explicitement ovidien : il est question, à l'occasion d'un rappel de la fable gigantomachique par Pantagruel, de la « ves-saille des Déesses desguisées en Beletes, Fouines, Ratepenades, Museraignes, et aultres *Metamorphoses* » (*TL*, XII, 385) – soit une variation (quelque peu misogynement orientée) sur un épisode du chant V des *Métamorphoses* (v. 321 *sq.*) qui raconte la fuite des déesses *et des dieux* en Égypte, « sous des formes trompeuses (*mentitis... figuris*) » (*i. e.* des métamorphoses animales), pour échapper au géant Typhée. La mention d'une transformation en musaraigne (celle de Latone) renvoie certainement au témoignage d'autres

15 Voir *Concordance des Œuvres de François Rabelais*, par J. E. G. Dixon, avec la collab. de J. L. Dawson, *Études rabelaisiennes*, XXVI, Genève, Droz, 1992, p. 536.

« *Métamorphoses* », en l'occurrence celles d'Antoninus Liberalis (ch. xxviii, d'après Nicandre) dont Rabelais avait peut-être retrouvé la teneur grâce à l'une des compilations dont il affectionnait la lecture¹⁶. Le récapitulatif de la fabulation antique est signalé comme tel de la part de Pantagruel : « le prendrez comme extrait de haulte mythologie ». La précaution du géant est à relever : le mythe, lorsque Pantagruel lui fait une place dans le dialogue, est livré *en tant que mythe* – avec l'exemplaire distance qui sied à un souverain raisonnable. L'épithète *haute*, si elle évoque surtout la promesse d'une élévation spirituelle, semble faire quitter à l'épisode raconté l'ici-bas dans lequel a lieu l'échange entre pantagruélistes.

Les métamorphoses, si importantes dans la mythologie classique, jouent un rôle notable dans l'enquête menée par Panurge, en dialogue avec ses compagnons, sur son couple futur. Pour le futur marié, il est hors de question que Jupiter lui-même, grand paillard, lui soit « corrival » :

il pourroit cent et cent foys se transformer en Cycne, en Taureau, en Satyre, en Or, en Coqu, comme feist quand il depucella Juno sa Sœur : en Aigle, en Belier, en Pigeon, comme feist estant amoureux de la pucelle Phtie, laquelle demouroit en Ægie : en Feu, en Serpent, voire certes en Pusse, en Atomes Epicureicques, ou magistrostralemment en secondes intentions. Je vous le grupperay au cruc. (*TL*, xii, 386)

Fixeur de vertige jupitérien que ce prétentieux Panurge ! Comme l'a noté Guy Demerson, « l'homme qui ne sait pas distinguer entre le passé de la Fable et le maintenant du possible est Panurge »¹⁷, personnage qui, lorsqu'il évoque son désir, vit – en paroles – dans un monde qu'il partage notamment avec les divinités païennes et leurs tribulations légendaires (ici : le lascif Jupiter, rival devant l'éternel de tous les « surmâles » autoproclamés). Encore faut-il remarquer à quel point Panurge se prête avec le sourire à une telle confusion entre deux univers, celui de la réalité et celui de la légende : qui a jamais conçu un

16 Le passage des *Métamorphoses* d'Ovide est cité longuement, par exemple, dans l'*Officina* de Ravisius Textor (section « *Gyгантum quorundam nomina et aliorum inusitata magnitudinis hominum* »), que Rabelais connaît bien pour l'avoir démarqué dès le début de *Pantagruel* (où se trouve déjà cité « Typhœus »/« Typhoe »). Voir Nicolas Le Cadet, « Rabelais et l'*Officina* de Ravisius Textor (*Pantagruel*, I et *Gargantua*, x) », *L'Année rabelaisienne*, n° 2, 2018, p. 253-282. – Dans l'*Officina* de Textor, voir aussi et surtout, pour notre propos, la section « *Mutati in varias secundum Metamorphosim poetarum* » (éd. Paris, P. Vidoue pour R. Chaudière, 1532, f. ccxxxii v^o - ccxxxiii r^o), que Rabelais met par exemple à contribution dans l'exemple suivant du *Tiers livre*.

17 Guy Demerson, « “Extraits de haulte mythologie” : la mythologie classique dans les “Mythologies Pantagruéliques” de Rabelais », *Cahiers de l'AIEF*, 1973, ici p. 242.

Jupiter s'atomisant en insécables épicuriens ou se représentant en « secondes intentions » pour logiciens à besicles ? Le personnage s'offre une *reductio ad absurdum* de la possibilité métamorphique, jusqu'à sa subtilisation la plus dérisoire. Tout à son obsession verbale – car la métamorphose est toujours un changement fictif qu'on (se) raconte –, Panurge apparaît comme un passeur à la fois drôle, angoissé et fanfaron entre le monde possible de la narration pantagruéline et la fiction au second degré que constitue le substrat mythologique qui s'y transmet par le recours aux fables anciennes.

Ainsi Epistemon, le savant, propose-t-il ensuite au même Panurge une interprétation rationnelle d'un songe où le futur marié s'est vu « transformé en tabourin » :

Cestuy point est apertement exposé par Artemidorus [*Onir.*, II, 12] comme le diz. Aussi ne sera de vous faicte metamorphose [*sic* sans majuscule] en tabourin, mais d'elle vous serez battu comme tabour à nopces. (*TL*, XIII, 393-394)

À la lumière de la *Clef des songes* de l'onirocrite grec, Panurge est ramené – tambour battant – à un monde sublunaire où les métamorphoses ne se trouvent plus que dans les livres (c'est-à-dire aussi : dans les rêves qu'on décrypte avec les livres). C'est qu'il y a bien, dans le *Tiers livre*, une véritable *fantasmatique de la métamorphose*, strictement panurgienne, qui se déploie ponctuellement lorsque la mythologie classique se trouve mise à contribution par le personnage à marier, que ce soit pour illustrer son désir inassouvi ou pour transposer ses craintes réelles. Mais la brèche comique se situe précisément là où, en connivence avec les autres pantagruélistes – qui sont capables, quant à eux, de mesurer (et d'admirer avec le sourire) à quel point la « haute mythologie » s'*altère* en mythologie personnelle dans la « parole singulière » de Panurge¹⁸ –, le lecteur jauge l'écart entre la projection fantasmatique et l'inaboutissement toujours plus évident de l'entreprise matrimoniale. La métamorphose, pour Panurge, c'est hélas ! ce qui n'arrive jamais que dans les fables, ses fables, qui sont autant de rêves irréalisés – le signe même que, dans ce monde-ci, rien n'est appelé à changer pour de vrai, tout au moins à la faveur d'improbables métamorphoses livresques.

Dénominations et métamorphoses

Les dernières occurrences du mot *metamorphose* apparaissent à deux moments qui échappent non seulement à l'interlocution des pantagruélistes, mais à

18 Voir Myriam Marrache-Gouraud, « Hors toute intimidation ». Panurge ou la *parole singulière*, *Études rabelaisiennes*, XLI, Genève, Droz, 2003.

la diégèse elle-même. À la fin du *Tiers livre*, une digression du narrateur sur les noms de plantes se détache du récit comme un appendice naturaliste ; au début du *Quart livre* (1552), le prologue nous projette dans une fantaisie céleste où le panthéon antique reprend du service pour juger, depuis son point de vue altier, les événements contemporains qui agitent l'Europe au début du règne d'Henri II.

Dans les deux cas, il semble que ce soit la question de la « dénomination » – le mot revient avec une insistance frappante dans les deux livres de la maturité – qui rappelle ou annonce la ou les métamorphose(s). À chaque fois, tout se passe comme si le motif de la métamorphose, si lié au *mythos*, ne pouvait apparaître que dans sa dépendance à la « diction » nominale et à sa *proprietas* de nom propre. Dans le texte de Rabelais, la métamorphose est ce qui se dit plutôt que ce qui se vit. La mythique *mutatio* semble un mouvement dont le nom fait preuve, une transformation permise par la dénomination même ou dont la dénomination porte trace – quitte à la figer quelque peu.

Or, – la leçon de philologie est valable à chaque page, pour qui souhaite interpréter la geste pantagruéline – il faut prendre Rabelais au mot. Lexiquaire sans parangon, *c'est dans le mot (dans les mots) qu'il pense*, se souciant peu de plagier par anticipation la *Philosophie de l'esprit* de Hegel. De fait, Rabelais a plus qu'un autre exhibé la façon lexicographique dont il fait usage de sa langue, et jusqu'à assortir sa dernière fiction testamentaire, le *Quart livre* de 1552, d'un ultime appendice en forme de complément demi-sérieux : la *Briefve declaration d'aucunes dictions plus obscures contenües on quatriesme livre des faits et dictz heroïques de Pantagruel* (qu'on ne trouve certes pas dans tous les exemplaires) – comme si toute l'œuvre de Rabelais était faite *pour aboutir à un beau dictionnaire* (en désordre). À cet égard, la plupart des mots du *Quart livre* sont susceptibles d'être lus comme des autonymes, termes cités ou exhibés en tant que mots, noms de mots, dans une sorte de prélude narratopédique¹⁹ à leur rassemblement final. Cette connotation autonymique généralisée se trouve renforcée par un emploi propre à Rabelais de la majuscule, qui apparaît dès que la *diction* est signalée comme dénomination nouvelle ou intéressante²⁰. En effet, l'usage de la majuscule n'était pas encore systématisé ni réservé, au XVI^e siècle,

19 Sur ce terme de « narratopédie », heureuse trouvaille pour qualifier la fiction-miscellanée rabelaisienne, voir Barbara Bowen, « La poursuite du trivial », in *Rabelais et l'hybridité des récits rabelaisiens*, Diane Desrosiers et alii. (dir.), *Études rabelaisiennes*, LVI, Genève, Droz, 2017, p. 189 sq. – Le néologisme, tout monstrueux qu'il soit – tel « Decretalictonez » (*Briefve declaration*, 711) : « C'est une diction monstrueuse composée d'un mot Latin, et d'un aultre Grec » –, ne manque pas de charme. Il dit le caractère hétérogène d'une diégèse capable de stases savantes, de moments philologiques qui sont autant de mouvements eux-mêmes fictionnalisés.

20 Voir Mireille Huchon, « Rabelais et les majuscules », *Études rabelaisiennes*, XVII, Genève, Droz, 1983, p. 99-113.

à ce que nous appelons aujourd'hui les « noms propres ». Chez Rabelais, bien des noms (que nous nommerions « communs ») sont signalés dans la *proprietas* qui est la leur, en tant que taxons spécifiques – susceptibles de polysémie, de puissance allusive et de renvois à d'autres textes et époques – par la majuscule. Les termes empruntés aux langues anciennes, parmi lesquels les mots grecs sont les plus nombreux, sont particulièrement concernés par cette utilisation du haut-de-casse à l'initiale ; la majuscule signale ostensiblement que le « vulgaire illustre » de Rabelais²¹, cette « vernacule gallique » panépistémique et omnivore, entend faire siennes toutes les ressources linguistiques de l'Antiquité, en les insérant dans son « oraison solüe », de même que le néo-latin humaniste (celui de Politien, de Budé ou d'Érasme) aimait à intégrer les expressions grecques.

Plutôt que de « connotation autonymique », à la moderne, l'époque de Rabelais eût certainement qualifié ces *dictiones* signalées par la majuscule au moyen des termes ockhamistes du temps : ces mots se signalent en effet comme autant de « suppositions matérielles », *suppositiones materiales*²², c'est-à-dire en tant que *verba* opaques et dignes d'être mis-en-dictionnaire. *En langue* toujours, au moment même de leur usage *en discours*. C'est que Rabelais, ouvrier attentif à « l'éternelle fabrique de nostre vulgaire » (*CL*, Prologue, 726), « métalinguiste »²³ en deçà et par-delà son propre micro-dictionnaire, écrit à chaque instant *en langue*. De ce point de vue, le dernier volet de la fiction rabelaisienne doit être lu aussi comme une véritable épopée de la « denomination », ce terme-clef qui y revient à de nombreuses reprises²⁴.

Or, dans ce lexique en partie parodique qu'est la *Briefve declaration* figure, auprès de termes autrement plus « obscurs », le mot *metamorphose*. Le lemme se lit, laconique : « Metamorphose. Transformation. » (704, *ad* 528) Nous sommes peu avancés, et se profile ici le sourire du plaisantin qui redouble le grec de son pendant latin, lequel ne l'éclaire qu'avec parcimonie. Cela étant,

21 Voir *Ead.*, « Rabelais et le vulgaire illustre », in *La Langue de Rabelais – La Langue de Montaigne*, Franco Giacone (dir.), *Études rabelaisiennes*, XLVIII, Genève, Droz, 2009, p. 19-39.

22 Voir par exemple Irène Rosier-Catach, « La *suppositio materialis* et la question de l'autonymie au Moyen Âge », in *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, Jacqueline Authiez-Revuz, Marianne Doury, Sandrine Reboul-Touré (dir.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2003, p. 21-55 ; Claude Panaccio et Ernesto Perini-Santos, « Guillaume d'Ockham et la *suppositio materialis* », *Vivarium*, XLII, 2 (2004), p. 202-224.

23 Voir Marie-Luce Demonet, « Rabelais métalinguiste », in *Le « Tiers Livre ». Actes du colloque international de Rome (5 mars 1996)*, Franco Giacone (dir.), *Études rabelaisiennes*, XXXVII, Genève, Droz, 1999, p. 115-128.

24 Voir par exemple – pause en pleine guerre contre les Andouilles (qui constitue aussi un épisode mythico-linguistique) – le « notable discours sur les noms propres des lieux et des personnes » (*QL*, xxxvii, 624 *sq.*), au cours duquel Epistemon revient à plusieurs reprises sur des questions de « denomination » et de « signification » du *propre nom*.

la présence même du mot *métamorphose*, qui porte la majuscule, montre qu'encore en 1552, il ne tombe pas sous le sens pour tous les lecteurs, du moins pas à titre de « nom commun » – et qu'il charrie toujours avec lui sa signature ovidienne. En 1552, *métamorphose* est encore une demi-citation. Peut-être Rabelais s'amuse-t-il surtout, avec sa *Briefve declaration*, à compléter son récit de *scholia* ou d'*annotationes* pseudo-didactiques : on trouvait par exemple une glose identique (« *Metamorphosis, transformatio* ») en 1526, dans les scolies anonymes (certainement de la main de Sigismundus Gelenius) ajoutées, à l'attention du lecteur « insuffisamment aguerris », aux *Colloquia* d'Érasme²⁵. Mais si, en 1552, le lecteur de Rabelais achoppait sur quelque « metamorphose », combien devait-il peiner sur le reste des difficultés linguistiques d'un *Quart livre* si hérissé d'hapax et de taxons spécialisés — *rara aves* allant et venant dans une volière ouverte à tous les vents !

La glose de la *Briefve declaration* accompagne l'occurrence de *metamorphose* dans le prologue du *Quart livre*. Mais, six ans plus tôt, Rabelais avait déjà usé du mot à la fin de son *Tiers livre* : dans l'éloge paradoxal de la plante Pantagruélion – cet organisme littérairement modifié, qui concentre les vertus et les propriétés du lin et du chanvre, et se trouve indéfectiblement lié à la grandeur de Pantagruel comme le Prométhéion l'était à celle de Prométhée –, le narrateur procède à une digression sur la question des noms. En médecin botaniste et philologue, Rabelais s'attache alors à ce que la linguistique moderne nommera la *motivation* des noms d'herbes et de plantes. Soit un véritable cas d'école, exemplaire non seulement du rapport entre « les mots et les choses », mais aussi de la façon dont la Renaissance confronte les témoignages anciens à l'expérience du grand livre de la nature. Pour que Galien et Dioscoride soient utiles, encore faut-il identifier exactement les plantes qu'ils évoquent. Voici l'extrait :

Je trouve que les plantes sont nommées en diverses manieres. Les unes ont prins le nom de celluy qui premier les inventa, congneut, monstra, cultiva, aprivoisa, et appropria [...]

Les autres ont retenu le nom des regions des quelles feurent ailleurs transportées [...]

Les aultres ont leur nom par Antiphrase et contrariété [...]

Aultres sont nommées par leurs vertus et operations [...]

Les aultres par admirables qualitez qu'on a veu [*sic*] en elles [...]

25 « *Aliquot loca in colloquiis explicata brevissimis scholiis, in quibus lector non admodum peritus hærere poterat* », in *Familiarum colloquiorum opus* [...] Des. Erasmi [...], Bâle, J. Froben, 1526. Cet appendice (qui comprend notamment les gloses des mots *Ichthyophage* et *Catastrophe*), en son genre – si répandu à cette époque où les *commentarii* divers et variés sont légion –, donne l'idée de ce qu'à pu être un modèle sérieux pour la *Briefve declaration*.

Aultres par Metamorphose d'hommes et femmes de nom semblable : comme Daphné, c'est Laurier, de Daphné : Myrte, de Myrsine : Pytis, de Pytis : Cynara, c'est Artichault : Narcisse, Saphran, Smilax, et aultres.

Aultres par similitude [...] (TL, I, 503-505)

La métamorphose (« d'hommes et femmes de nom semblable ») mérite toute sa place dans l'onomatologie botanique. À une époque pré-linnéenne où l'identification des plantes évoquées par les Anciens ne cesse de créer des controverses, le recours à une étymologie de la nomination s'impose. Évidemment, la drôlerie du passage tient au fait que ce long développement, très didactique – et fondé sur un énorme travail de compilation érudite, dont témoignent les notes des éditions critiques –, sert surtout à présenter une plante fictive, le Pantagruélion, plante exemplaire qui paraît autoriser toutes les causes de dénomination possibles.

Toute mythique qu'elle soit, la métamorphose sert ici à expliquer la motivation de certains noms dont Rabelais sait bien qu'ils sont affaire de convention. Plus tôt dans le *Tiers livre*, Pantagruel avait lui-même rappelé que « C'est abus dire que ayons language naturel. Les languagees sont par institutions arbitraires et convenances des peuples : les voix (comme disent les Dialecticiens) ne signifient naturellement, mais à plaisir. » (xix, 409) Ce conventionnalisme aristotélicien rappelle²⁶ – les mots sont institués « à plaisir », c'est-à-dire *ad placitum* ou κατὰ συνθήκην –, Rabelais se plaît à revenir sur la question de leur motivation, en en rappelant les enjeux pour mieux faire miroiter leur potentiel de rêverie linguistique. Genette eût baptisé un tel souci philologico-poétique « mimologisme secondaire » ou « cratylisme secondaire »²⁷. Dans cette optique, la métamorphose apparaît comme une motivation par similarité (« de nom semblable » : par *similitudo*, dirait le rhétoricien) et doublement tropique : le nom de la plante est d'une part métonymique (δάφνη, le laurier en grec, porte le nom de la nymphe Daphné) ; il rappelle en outre le trope physique qui fut celui du changement de forme (de la femme à la plante) dans la fiction ovidienne (au premier chant des *Métamorphoses*). Le mot porte la mémoire d'un double mouvement.

L'intérêt de l'enquête réside dans la possible inversion de la cause et de l'effet – et c'est tout le charme principal du mythe étymologique. Est-ce à cause de Daphné qu'on nomme le laurier *daphné*, ou bien serait-ce parce que le laurier s'appelait *daphné* que l'histoire de Daphné fut créée ? Le narrateur ouvre le débat, sans le clore. Pour le Pantagruélion, aucun doute : il porte le

26 Sur la constante théorique que constitue à la Renaissance le conventionalisme aristotélicien (ou « thèse de l'arbitraire du signe »), voir Marie-Luce Demonet, *Les Voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)*, Paris, H. Champion, 1992.

27 Voir Gérard Genette, *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris, Seuil, 1976.

nom de Pantagruel, qui lui préexiste. Mais le géant est une créature de papier. La fiction est cause de fiction, et l'engendre. Le recours à l'invention d'une plante fictionnelle déplace notre regard sur le rapport aux choses que nous nommons : toute dénomination, serait-elle *propre et convenante*, constitue et institue un rapport tropique au monde. La fable commence au moment même où nous nommons les choses. Il y a toujours du jeu dans la dénomination. L'oublier serait être la dupe d'une illusion – illusion qui contient toujours sa part de *ludus*, dont on aurait tort de se priver par ailleurs.

En botanique comme ailleurs, la vérité serait donc ici, selon les mots bien connus de Nietzsche, « une multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref, une somme de relations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement haussées, transposées, ornées »²⁸ ; en la matière, il n'y a guère de vérité que *philologique*, pour qui conserve la mémoire des mots et se réserve le droit d'en jouer à l'infini. C'est avant tout dans le langage qu'il subsiste des métamorphoses.

Perpetuum immobile ?

Ainsi la métamorphose apparaît-elle comme une cause de dénomination dans le *Tiers livre*. Un nom peut avoir gardé la trace d'une métamorphose et figé son mouvement. C'est exactement l'inverse dans le prologue du *Quart livre*, où la dénomination (*prénomination*, en l'occurrence) semble une promesse de métamorphose.

Cette dernière occurrence de 1552 (qui appelle, dans la *Briefve declaration*, la glose métalinguistique dont il a déjà été question) prend place dans le second liminaire touffu et difficile qui ouvre le dernier livre paru du vivant de l'auteur. Des problèmes d'actualité immédiate – en particulier la querelle parisienne des deux érudits Pierre Galland et Pierre Ramus, en 1551 – y sont déplacés sur le terrain mythologique d'un dialogue des dieux à la manière de Lucien de Samosate. Jupiter et Priape évoquent les troubles de l'Europe, et en particulier ceux de la France du temps du *Quart livre*. Une fois réglés tous les problèmes de diplomatie internationale, ne reste plus que ce redoutable différend qui agite « l'Académie de Paris » où s'opposent deux « Pierre » : Pierre La Ramée (ou Ramus), que Rabelais joue à appeler Rameau, lequel n'a pas eu peur d'attaquer l'héritage d'Aristote ; et Pierre Galland, lecteur au

28 Nietzsche, *Le Livre du philosophe*, éd. bilingue, trad. fr. A. K. Marietti, Paris, Aubier-Flammarion, 1969, p. 181-183.

Collège Royal, qui s'est fait le défenseur du philosophe antique²⁹. Comment trancher ? Que faire pour apaiser la querelle ? Jupiter reste perplexe ; la solution lui échappe. Priape, fort de sa grosse tête rouge, propose alors un remède économique : *pétrifier* les deux belligérants — ce qui serait on ne peut plus logique, dans la mesure où Galland et Ramus s'appellent tous deux « Pierre ». Et Priape de rappeler à Jupiter ce que le dieu des dieux avait fait jadis avec un chien et un renard « feés », c'est-à-dire enchantés par une magie divine, et dont les destins contradictoires étaient pour l'un d'attraper toutes ses proies, pour l'autre de n'être jamais attrapé. Jupiter les avait déjà pétrifiés afin de ne point contrevenir aux Destins ni froisser aucun des dieux engagés.

Rabelais avait eu vent de cette fable antique dans la traduction du lexicographe grec Julius Pollux³⁰, ce qui place une nouvelle fois la métamorphose sous les plus purs auspices métalinguistiques :

Mais que ferons nous de ce Rameau et de ce Galland, qui capparassonez de leurs marmitons, suppons, et astipulateurs brouillent toute ceste Academie de Paris ? J'en suys en grande perplexité. Et n'ay encores resolu quelle part je doibve encliner. Tous deux me semblent autrement bons compaignons, et bien couilluz. L'un a des escuz au Soleil, je diz beaux et tresbuchans : l'autre en vouldroit bien avoir. L'un a quelque sçavoir : l'autre n'est ignorant. L'un aime les gens de bien : l'autre est des gens de bien aimé. L'un est un fin et cauld Renard : l'autre

29 Sur les tenants et les aboutissants de cette querelle (ainsi que sur la position éventuelle de Rabelais dans ce conflit), voir Claude La Charité, « Rabelais était-il ramiste ? La querelle Galland-Ramus, le solécisme rabelaisien et la dialectique ramiste », *Dalhousie French Studies*, vol. 85, 2008, p. 75-93.

30 Pour la légende du renard de Teumesse, voir Pausanias, IX, 19 et surtout Julius Pollux, *Onomasticon*, V, 5, qui avait été traduit en latin par Rodolphus Gualterus en 1541. Rabelais a eu sous les yeux cette version latine (son « Ærain Monesian » démarque, semble-t-il, l'expression « *è Monesio ære* » de Gualterus : du pays des Monèses, dont parle Pline, *Hist. nat.*, IV, 33 ?). Voir *Julii Pollucis Onomasticon*, Bâle, R. Winter, 1541, p. 227-228 : « *Historia de canum genere. Quemadmodum et Chaonides, Molossicosque, ejus canis posteros esse ait, quem Vulcanus, è Monesio ære fabricatus, anima indita, Jovi dono dedit : hic vero Europæ, illa Minoi, Minos Procridi, Procris Cephalo. Natura autem inevitabilis erat, quemadmodum et vulpes Teumesia capi per Fatum non poterat, et ob hoc ambo in lapides mutati sunt. Hic quidem, ne vulpem, quem capi Fata nolebant, caperet : hæc vero ne canem effugeret inevitabilem.* » — On sait aussi désormais que Rabelais — de même que son ami Amaury Bouchard, avec lequel il fit peut-être un temps bibliothèque commune — possédait un exemplaire grec de l'*Onomasticon* de Pollux, sur lequel il inscrivit son ex-libris : voir Olivier Pédeflous, « Rabelais et les bibliothèques des juristes dans les années 1520 », *L'Année rabelaisienne*, n° 3, 2019, p. 387-404 ; et *Id.*, « Un nouveau volume grec de la bibliothèque de Rabelais : Julius Pollux et Étienne de Byzance (Florence, Giunta, 1520-1521) », *ibid.*, p. 461-464.

mesdisant, mesescrivant et abayant contre les antiques Philosophes et Orateurs comme un chien. Que t'en semble diz grand Vietdaze Priapus ? J'ay maintes fois trouvé ton conseil et advis equitable et pertinent : *et habet tua mentula mentem.*

– Roy Juppiter (respondit Priapus defleublant son capussion, la teste levée, rouge, flamboyante, et asseurée) puis que l'un vous comparez à un chien abayant, l'autre à un fin freté Renard, je suis d'advis, que sans plus vous fascher ne alterer, d'eulx faciez ce que jadis feistez d'un chien, et d'un Renard.

– Quoy ? demanda Juppiter. Quand ? Qui estoient ilz ? Ou feut ce ?

– O belle memoire, respondit Priapus. Ce venerable pere Bacchus, lequel voyez cy à face cramoisie, avoit pour soy venger des Thebains un Renard feé, de mode que quelque mal et dommaige qu'il feist, de beste du monde ne seroit prins ne offensé. Ce noble Vulcan avoit d'Ærain Monesian fait un chien, et à force de souffler l'avoit rendu vivant et animé. Il le vous donna : vous le donnastes à Europe vostre mignonne. Elle le donna à Minos : Minos à Procris, Procris en fin le donna à Cephalus. Il estoit pareillement feé, de mode que à l'exemple des advocatz de maintenant il prendroit toute beste rencontrée, rien ne luy eschapperoit.

Advint qu'ilz se rencontrerent. Que feirent ilz ? Le chien par son destin fatal doibvoit prendre le Renard : le Renard par son destin ne doibvoit estre prins. Le cas fut rapporté à vostre conseil. Vous protestatez non contrevenir aux Destins. Les Destins estoient contradictoires. La verité, la fin, l'effect de deux contradictions ensemble feut declairée impossible en nature. Vous en suastez d'ahan. De vostre sueur tombant en terre nasquirent les chous cabutz. Tout ce noble consistoire par default de resolution Categoriq^{*} encourut alteration mirifique : et feut en icelluy conseil beu plus de soixante et dix huict bussars de Nectar^{*}. Par mon advis vous les convertissez en pierres. Soubdain feustes hors toute perplexité : soubdain feurent tresves de soif criées par tout ce grand Olympe^{*}. Ce feut l'année des couilles molles, près Teumesse, entre Thebes et Chalcide. À cestuy exemple je suis d'opinion que petrifiez ces Chien et renard. La Metamorphose^{*} n'est incongrue. Tous deux portent nom de Pierre. Et par ce que scelon le proverbe des Limosins, à faire la gueule d'un four sont trois pierres necessaires, vous les associerez à maistre Pierre du coingnet, par vous jadis pour mesmes causes petrifié. Et seront en figure trigone equilaterale^{*} on grand temple de Paris, ou on mylieu du Pervis posées ces trois pierres mortes en office de extaindre avecques le nez, comme au jeu de Fouquet, les chandelles, torches, cierges, bougies, et flambeaux allumez : lesquelles viventes allumoient couilloniquement le feu de faction, simulte, sectes couilloniques et partialté entre les ocieux escholiers. À perpetuele memoire, que ces petites philauties^{*} couilloniformes plus tost devant vous contempnées feurent que condamnées. J'ay dict.

–Vous leurs favorisez (dict Juppiter) à ce que je voy bel messer Priapus. Ainsi n'estes à tous favorable. Car veu que tant ilz couvoient perpetuer leur nom et memoire, ce seroit bien leur meilleur estre ainsi après leur vie en pierres dures et

marbrines convertiz, que retourner en terre et pourriture. (*QL*, Prologue, 527-528 ; les astérisques signalent les mots glosés dans la *Briefve declaration*, selon le protocole adopté par Mireille Huchon dans l'édition de référence)

« La Metamorphose n'est incongrue³¹. Tous deux portent nom de Pierre. » Encore une fois, la congruité est une affaire de d'exactitude et de correction linguistique : *nomen, omen*. Les deux Pierre ont vocation à être pétrifiés, pour mieux être associés à un troisième larron : Pierre du Cugnet ou du Coignet (*coingnée* constituant une autre source d'équivoque fabuleuse dans le prologue). Cette fois, c'est le nom qui appelle la métamorphose. Et ce n'est pas n'importe quel *nomen* : Pierre.

Pour comprendre l'intérêt de cet épisode, quelques rappels sont nécessaires. En 1550, dans son traité *Des scandales*, Calvin avait attaqué Rabelais, l'accusant de lucianisme et d'impiété. Réponse immédiate : Rabelais dénonce dans son *Quart livre* de 1552 les « Demoniacles Calvins imposteurs de Geneve » (xxxii, 615) et invente ce prologue à la manière de Lucien – prologue dans lequel est mise en fiction, sous le voile d'une fable antique et païenne, rien de moins qu'une forme mythologique de double prédestination. À cet enseignement calviniste de la double prédestination (ou « élection inconditionnelle »), Rabelais s'oppose clairement ; comme Érasme ou Melanchthon, il défend *expressis verbis* dans sa fiction un « synergisme » dans lequel l'homme, par ses œuvres, peut être coadjuteur ou coopérateur de Dieu³². Nul n'est élu ou condamné avant d'avoir vécu. Pour un évangélique gallican resté dans le giron de l'Église romaine, tout n'est pas déterminé d'avance quelle que soit notre vie ici-bas. Avec nos deux Pierre, comme avec le renard et le chien, nous avons la mise en échec pétrifiante d'une forme caricaturale de double prédestination (drolatiquement *dédoublée*). La résolution comique tient tout entière dans l'utilisation de la métamorphose comme antidote imparable contre une croyance qui rend les actes humains

31 L'imprimé original porte *incongrue* (Paris, M. Fezandat, 1552, f. [B v] v°). La correction manuscrite qu'on trouve dans l'exemplaire BnF Rés. Y2-2164 a été considérée comme autographe par Mireille Huchon. La substitution – qui apparaît tout à fait rabelaisienne à cet égard – fait intervenir avec à-propos une notion linguistique : la *congruitas*. Voir l'entrée du *Dictionnaire de la terminologie linguistique*, s. v. *congruitas*, tel qu'Irène Rosier-Catach en a donné un aperçu dans *Histoire Épistémologie Langage*, XXI, 2, 1999, p. 151-153 : « La notion de *congruitas* (adj. *congruus*) et son contraire *incongruitas* (*incongruus*) décrivent généralement ce qui relève de la correction grammaticale, entendue comme correspondance des marques [...] ».

32 Voir M. A. Screech, *L'Évangélisme de Rabelais. Aspects de la satire religieuse au XVI^e siècle, Études rabelaisiennes*, II, Genève, Droz, 1959, en particulier le chap. III : « ΘΕΟΥ ΣΥΝΕΡΓΟΙ ».

– et les œuvres – inutiles. C'est sur ces deux pierres que Rabelais érige son Église comique.

Le jeu est subtil. D'une part, il trouve des échos multiples dans le *Quart livre*, où le médecin du VII^e siècle Johannes Alexandrinus est nommé « *Petrus Alexandrinus* » (Épître à Odet, 518), et où l'auteur du *Songe de Poliphile*, le mystérieux Francesco Colonna, est nommé « *Pierre Colonne* » (*Briefve declaration*, 708)³³ : la pétrification semble se répandre dans l'ouvrage de façon contagieuse, au-delà même de la « Pétromachie de l'Université de Paris »³⁴ qui minimise le prologue. Dans le *Tiers livre*, Panurge s'était déjà écrié (VI, 370) : « les beaulx bastisseurs nouveaulx de pierres mortes ne sont escriptz en mon livre de vie. Je ne bastis que pierres vives, ce sont homes », détournant de son sens originel un mot de la première Épître de... Pierre (2.5). Plus généralement, le motif biblique de la pierre, celle du bâtisseur ou celle d'achoppement – cette pierre de *scandale* (σκάνδαλον) qui fait trébucher – est souvent disséminé dans l'œuvre rabelaisienne. Anne-Pascale Pouey-Mounou a mené une enquête sur les enjeux spirituels et linguistiques de ce motif du « scandale » dans le *Tiers livre*, en relation avec une dialectique complexe de la *proprietas* et de l'*improprietas*³⁵. À la faveur de sa métamorphose non « incongrue », Rabelais prolonge dans le prologue du *Quart livre* sa fantaisie évangélique, multipliant les pierres d'attente interprétatives.

Cela étant, que l'auteur comique réponde à mots couverts au traité *De scandalis* de Calvin par la pétrification de deux Pierre, ainsi rendus incapables d'honorer leur (im)propre prédestination double, c'est un coup de génie qui mériterait pour épigraphe ces deux versets de Luc (19.39-40) : « Quelques pharisiens, du milieu de la foule, dirent à Jésus : Maître, reprends tes disciples. Et il répondit : Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres crieront ! » Voilà de quoi

33 Voir Raphaël Cappellen, « *Feuilleter papiers, quoter cayers* ». *La citation au regard de l'erudito ludere des fictions rabelaisiennes*, thèse soutenue en décembre 2013 au CESR de Tours, Marie-Luce Demonet (dir.), p. 193, qui émet l'hypothèse que ces coquilles puissent être volontaires, et rappelle l'autorité de « Petrus de Petronibus » dès *Pantagruel* (x, 251).

34 Voir le titre du poème de Joachim Du Bellay, bon connaisseur du *Quart livre* : « *Satyre de maistre Pierre du Cuiquet sur la Petromachie de l'université de Paris* » (1552).

35 Voir Anne-Pascale Pouey-Mounou, *Panurge comme lard en pois. Paradoxe, scandale et propriété dans le Tiers livre, Études rabelaisiennes*, LIII, Genève, Droz, 2013.

*donner scandale*³⁶, comme l'écrivait Calvin, ce bâtisseur de pierres mortes – et plutôt deux fois qu'une !

Reste la métamorphose. Difficile ici de considérer qu'elle ressortit à quelque poétique du mouvement... Au contraire, la mobilisation du motif ovidien, dans un contexte minéral-animalier qui est celui d'une fable mythologique, entraîne, *a contrario*, rien de moins qu'une immobilisation pure et simple. Il y a certes « Métamorphose » proprement dite, et des plus congruentes, mais elle fige la bruyante mobilité au lieu de la permettre, sur la foi d'un prénom surdéterminé. Rien ici du monde ductile des débuts : le nom, comme dans le développement botanique du *Tiers livre*, atteste ou appelle un mouvement révolu. La métamorphose n'est pas – ou n'est plus – de ce monde ; car c'est du ciel que jugent les dieux païens, qui regardent le lieu sublunaire de leur « trappe des Cieulx », dont Rabelais dit qu'elle n'est autre que celle qu'avait vue l'Icaroménippe de Lucien (« Icaromenippe disoit qu'elle semble à la gueule d'un puiz », Prol., 529). Factice panthéon, sis dans un lieu de rêve, pour une solution fictive.

Ultime déplacement paradoxal : prenons la mesure de l'utilisation que fait Rabelais du motif de la métamorphose, profondément païenne, ordonnée par un Jupiter en goguette afin de lutter, à mots couverts, contre celui qu'il nomme le démoniaque Calvin. Par une surenchère comique de « haulte mythologie », le monde monothéiste subit une singulière altération. Pour mesurer tout ce que cette proposition a de remarquable, il faut rappeler ce que Hans Blumenberg, dans *La Raison du mythe*, disait de la métamorphose en terre très-chrétienne :

La *métamorphose* comme structure fondamentale des histoires mythiques [...] devait être expulsée même des racines de la nouvelle théologie, car elle mettait constamment en péril le genre de « vérité » qui avait été donné avec l'annonce théologique centrale suivant laquelle Dieu était réellement et véritablement devenu homme. Pendant des siècles, on a travaillé sur les définitions christologiques et leur terminologie afin de manœuvrer le dogme de l'incarnation en dehors du périmètre des catégories mythiques.

36 Voir Calvin, *Institution de la religion chrétienne* [1541], chap. xiv, éd. O. Millet, Genève, Droz, t. II, p. 1499-1500 (cité par Mathilde Bernard, « Par qui le scandale arrive-t-il ? La querelle entre Calvin et les évangéliques », *Littératures classiques*, n° 81, 2013/2, p. 23-35) : « Si quelqu'un donc, par une légèreté intemperante ou témérité indiscrete, en temps ou en lieu importun, fait quelque chose dont les imbecilles et rudes soyent scandalisez, on pourra dire qu'il aura donné scandale, puis qu'il a esté fait par sa faulte que tel scandale s'est esmeu. Et du tout on peut dire que scandale est donné en quelque chose quand la faulte provient de l'auteur de la chose. » Voir aussi Anne-Pascale Pouey-Mounou, « Calvin et le scandale », in *Calvin insolite*, Franco Giaccone (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 77-91.

Le dessein de l'autorité dogmatique, clairement exprimé par Blumenberg, était le suivant : « ne [...] plus présenter de ressemblance [...] avec les incidents au cours desquels les dieux employèrent des apparitions humaines et animales, ainsi que le rapporte le mythe »³⁷. On ne saurait mieux résumer la méfiance de l'Église à l'égard de ceux qui eussent pu tempérer les mystères de l'incarnation et de la transfiguration par une comparaison avec certains de leurs faux précédents antiques... Rabelais, lui, franchit le pas, certes à propos de deux Pierre qui ne sont pas des saints. En fait de *questio disputata* théologique, il offre une réponse comico-paganisante qu'il fait souffler à Priape avec une désinvolture maximale. Il érige des dieux de comédie dans des cieux de pacotille pour mieux railler à la prédestination calviniste, à la faveur d'un artifice de fable : la métamorphose. Cette pétrification trouve sa racine dans la dénomination même : non pas un mais deux noms de Pierre, qui font bien la paire dans une affaire d'actualité négligeable. Ovide, à coup sûr, y aurait perdu la tête. Seul le Christ, qui avait joué lui-même sur le prénom de Pierre, eût pu reconnaître le sien – qui n'en reste pas moins celui par qui le scandale arrive.

La dernière métamorphose ourdie par le grand Altérateur, réputé toujours-mobiliste, est un point de fixation scandaleux qui livre à la fable païenne la grave question de la double prédestination. Une telle pétrification serait-elle le destin préétabli de tout langage, substance dont les « dénominations » constituent autant de *mo(vi)menta* révolus ou promis ? Attaché par un réflexe autonymique perpétuel à la « fabrique » même de l'idiome, Rabelais semble jouer de cet apparent paradoxe : s'il gît *en langue* un puissant pouvoir métamorphotique, c'est aussi que la métamorphose ovidienne, dans la geste pantagruéline, ne semble jamais de ce monde. On ne s'y transforme ni en tambourin, ni en pierres – sauf en songe, sauf si les dieux païens reprennent du service, *en dehors de la narration*. Point d'*hic et nunc* pour la métamorphose, qui a eu lieu et pourrait encore avoir lieu, mais dans le seul langage appréhendé comme tel, c'est-à-dire comme une fiction – proprement *mytho-logique* – qui concentrerait les ailleurs : celui du fantasme panurgien, des souvenirs ovidiens ou de la nomenclature du botaniste. Petite fiction dans la fiction gigantesque.

Alors que toutes les « dénominations » ont pour destin de fixer le mouvement de la vie à chaque instant, rêver de « paroles degelées » pourrait ainsi s'apparenter à un rappel, battu par quelque nostalgie du futur, de cette *vis metamorphotica* dont se chargent, pour qui sait les entendre, les signifiantes « dictiones », à condition qu'on en réactive les vertus vives. Certes, *nihil novi etc.* : le monde sublunaire de l'altération n'a rien d'une métamorphose

37 Hans Blumenberg, *La Raison du mythe* [2001], trad. Stéphane Dirschauer, Paris, Gallimard, 2005, p. 57.

éternelle. Mais la « haulte mythologie » de Rabelais tenait peut-être à cette conviction secrète que, face aux « ambitions pétrifiées de la vie terrestre », selon la belle expression de Michelet³⁸, on peut encore bâtir la fable d'une langue vivante, serait-ce avec de vieux bouts de métamorphoses.

38 Voir dans ce volume l'article de Juliette Azoulai, p. 159-174.